

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
36 – 15 décembre 2020



S'il est bien un secret évanoui qui a fait le tour du monde enfantin depuis des décennies, c'est certainement celui confié par le renard au *Petit Prince* : « *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux* ». Serait-ce donc un simple hasard si le cœur qui a couché cette sentence au mitan du siècle dernier, lorsqu'il n'empruntait pas la livrée militaire, se glissait aisément dans les frusques du journaliste, par exemple pour dénoncer les « crimes républicains » de l'Espagne de 1936-37 dans de grands journaux nationalistes ? Ou qu'en fervent admirateur d'un Maréchal réconciliant le peuple français sous sa férule après la débâcle, il en fut récompensé par une nomination au comité provisoire du *Rassemblement pour la Révolution nationale* (1941) ? Comme certains l'ont fait remarquer plus tard à

| Nyctalopes |

une autre occasion, l'important en matière de hochets officiels n'est pas tant d'être en mesure de les refuser, que de ne pas les mériter. Le 31 octobre dernier, ses piétres héritiers du Master 2 *Sécurité et défense* de l'université d'Assas ne s'y sont donc pas trompés en adoptant le nom de Saint-Exupéry pour leur seizième promotion, reconnaissant en lui l'alliance entre « *génie littéraire et esprit militaire : honneur, respect, courage et amour de la Patrie* ». Apparemment, il semble que *l'essentiel* puisse tout de même parfois sauter aux yeux ! Mais passons.

En cette période décidément si particulière, que pourrait par contre discerner un organe exécrant autant l'esprit de caserne que le terrorisme d'État ? A première vue, entre pandémie meurtrière justifiant mesures autoritaires en tout genre, renforcement des prothèses technologiques du travail à l'école et jusque dans chaque relation, environnement devenant toujours plus ravagé et artificiel sous les incessants coups de boutoir industriels, ou encore absence d'horizons

NOVEMBRE 2020

12/11, Barcelone (Espagne)
A 7h du matin, la *Gran Vía*, une des grandes artères menant au centre-ville, est coupée pendant une heure avec des barricades de pneus enflammés en solidarité avec les prisonniers en grève de la faim. « *Feu aux prisons et à la société qui en a besoin* » conclut notamment le communiqué.

mi-novembre, Les Déserts (Savoie)
Trois nouveaux bulldozers engagés sur le chantier d'un bassin destiné à produire de la neige artificielle pour l'industrie du tourisme sont sabotés. Le 10 un premier avait déjà été partiellement incendié, avant que ce soit le tour le 13 de la porte du local technique du stade de biathlon.

12/11, Madrid (Espagne).
Au cours de la *Semaine internationale de solidarité avec les anarchistes emprisonné.e.s*, plus d'une douzaine de distributeurs automatiques de billets sont sabotés dans différents quartiers de la ville au marteau et à la bombe de peinture par *Des anarchistes*. « *Nous entendons la solidarité comme une continuation de la lutte qui a conduit à la détention de nos compas dans les prisons de l'État* » dit notamment le communiqué.

14/11, Leipzig (Allemagne).
Suite à l'arrestation de l'antifasciste *Lina*, accusée d'avoir organisée plusieurs raids contre des nazis, plusieurs jours de troubles dans la ville avec jets de pierres, barricades enflammées, et attaques à coup de pierres contre le poste de police de Connewitz.

utopiques – ce « *rêve non réalisé, mais non pas irréalisable* » comme le définissait un célèbre « *projectile autoricide jeté sur le pavé des civilisés* » –, il est vrai que les temps semblent plus propices aux nuées de la domination qu'à la tempête sociale. Et qu'il y aurait presque de quoi perdre la mémoire du temps d'avant, comme si le covid-19 avait tout balayé d'un coup.

Oublié le bref début d'insurrection en Grèce il y a un peu plus de dix ans, qui avait à la fois marqué un possible au cœur de la vieille Europe et montré les limites de l'absence de perspectives révolutionnaires qui aillent au-delà d'une simple extension émeutière ? Oubliés les possibles ouverts trois ans plus tard par les différents soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée, noyés dans le sang de guerres civiles, broyés sous la botte militaire ou écrasés par les sirènes religieuses comme démocrates ? Oublié le soulèvement au Chili d'il y a un an à peine, si puissant dans ses actes mêlant expropriations et destructions massives face aux militaires, mais reculant à la dernière minute pour ne pas franchir le seuil de l'inconnu irréparable, sur un territoire encore traumatisé par un passé féroce ? Oubliées ces récentes émeutes nord-américaines contre la police, capables pour une fois de dépasser ponctuellement les vieux clivages en commençant à remettre en question un des piliers de la domination, sans toutefois parvenir à effleurer tous les autres, sinon à travers l'action enragée de quelques minorités ? Oublié même ce fameux mouvement des gilets jaunes, certes profondément lié à la demande d'un Etat meilleur, tout en étant capable au nom même de son postulat réformiste de retrouver le goût spontané de l'émeute face à celui en place, ou celui du sabotage contre des structures variées du pouvoir à travers l'auto-organisation en petits groupes diffus ? Un exemple pourtant prometteur d'identification des structures de l'ennemi, qui ne s'était pas contenté de péages, centres des impôts ou radars, mais avait par exemple aussi poussé l'exploration jusqu'aux antennes-relais, aux domiciles d'élus ou aux systèmes électriques de zones industrielles et commerciales.

Les cœurs gonflés de rage seraient-ils donc soudain devenus amnésiques lors des confinements à répétition à force d'analyser l'horreur du monde derrière des écrans, et surtout à défaut de sortir dans la rue pour s'en prendre à lui ? Se peut-il à l'inverse que bien que meurtris par le prix à payer de tous ces processus enthousiasmant non-aboutis, ils n'en soient pas pour autant

résignés face à tout ce que ces moments de rupture comportent aussi de joie destructrice collective comme de réappropriations individuelles de sa propre existence ? Lorsqu'un démon de la révolte disait que les révolutions sont faites de trois quarts de fantaisie et d'un quart de réalité, ce n'était certainement pas pour se contenter de disséquer à l'infini cette dernière à rebours afin d'aiguiser notre agir, mais bien parce qu'il savait aussi que cette précieuse fantaisie vécue peut bouleverser une vie entière en lui donnant une autre raison que celle de repousser la mort le plus longtemps possible. Alors, s'il était vrai qu'on ne voit bien qu'avec le cœur, le nôtre toujours ardent ne pourrait que constater que la gestion autoritaire de cette pandémie et ses conséquences en terme de restructurations économiques comme d'accéléérations technologiques n'arrive pas à n'importe quel moment, mais vient se heurter de front à ces dix dernières années de soulèvements, d'insurrections et de révoltes pour tenter de refermer la page.

Face à la misère de l'existant, on peut répéter à foison que l'ordre ne joue jamais tout seul, que les seuls combats perdus d'avance sont ceux qui ne sont jamais livrés, que ce ne sont pas les révolutionnaires qui font les révolutions, ou que lorsque s'accumule l'insatisfaction et le mécontentement, une étincelle suffit parfois à faire exploser la poudre des rapports sociaux (que ce soit une guerre perdue par l'État, la hausse du prix des transports, la gestion contestée d'une épidémie, l'immolation d'un vendeur à la sauvette, un nouveau plan drastique d'économies budgétaires, un énième assassinat policier...). Tout cela est très juste, mais au-delà des manifestations de colère que le pouvoir entend à présent enterrer sous le poids de l'urgence sanitaire, un autre mouvement est également en train de se développer, devenant même de moins en moins invisible tout en étant essentiel, malgré ce que pourrait en dire le renard du conte.

Il s'agit de celui d'individus et de petits groupes qui ont acté que face à la catastrophe climatique, le désastre était le système industriel lui-même et qu'il convenait de s'en occuper à la source (énergétique). Que face à l'aliénation ou au contrôle technologique, le problème devait être réglé à la racine en lui coupant les veines. Que face au moloch étatique et à sa militarisation croissante contre les émeutiers, il était temps de prendre l'initiative selon ses propres temporalités de façon asymé-

14/11, Berlin (Allemagne).

Dans le quartier de Lichtenberg, le feu est mis à une camionnette de la police fédérale garée à l'arrière de la gare. « *Contre toute domination et toute répression, pour l'anarchie ! Pas de nuits tranquilles pour les flics !* » conclut le communiqué solidaire avec de nombreux anarchistes, antifascistes et activistes incarcérés en Allemagne ainsi que les habitants de bâtiments récemment expulsés.

17/11, Brême (Allemagne).

Un véhicule appartenant à une firme immobilière non précisée par la presse est incendié au cours de la nuit dans le quartier de Findorff.

17/11, Thessalonique (Grèce).

Dans l'après-midi, des *Gouttes de novembre* attaquent le poste de police de Sykeon avec des molotovs. « *A bas le pouvoir, la lutte continue.* »

17/11, Athènes (Grèce).

Suite à l'arrestation de plusieurs anarchistes, le *Collectif anarchiste Mazorka* brise les vitres de la mairie d'Ilios. La revendication conclut : « *Qu'il s'agisse des CRS ou des BRAV, la kalachnikov fait exploser les forces de sécurité.* »

18/11, Quimper (France).

Dans le Finistère, deux mâts de vidéosurveillance sont sciés à la disqueuse sans fil vers 22h et leurs caméras détruites. Deux arrestations.

19/11, Hambourg (Allemagne).

Les vitres d'une succursale de *Securitas* située au 399 de la Fuhlsbüttler Straße partent en morceaux à coups de marteaux et de pierres. « *Avec la sécurité, la liberté meurt !* » conclut le communiqué solidaire avec Lina et les *Trois du Banc public*.

19/11, Anderlecht (Belgique).
Guet-apens dans le quartier Kureghem contre une patrouille de police. Une « cinquantaine de personnes » prennent les policiers à partie à coups de pierre. A Jette, une autre commune de la capitale belge, « une quinzaine » de personnes s'en prennent à une autre patrouille.

19/11, Brême (Allemagne).
Un utilitaire du promoteur immobilier *Vonovia* part en fumée.

20/11, Gaggenau-Selbach (Allemagne).
Dans le Bade-Wurtemberg, les câbles d'une antenne-relais des opérateurs *Vodafone* et *O2* sont volontairement incendiés, mettant cette station émettrice hors service.

21/11, Toulouse (France).
En Haute-Garonne, une machine de chantier *Bouygues* est incendiée de nuit dans le quartier Montaudran contre la « tentative de numérisation et de rentabilisation de l'existence » à laquelle participe cette entreprise à travers 5G et smart cities.

21/11, Province de Vérone (Italie).
« Attaque incendiaire contre 4 relais de télévision et de téléphonie mobile. Tags laissés sur place : Feu au couvre-feu, Le massacreur c'est l'État solidarité avec les accusés de Scripta Manent, Le massacreur c'est l'État force à Juan ! »

22/11, Montbéliard (France).
Dans le Doubs, cinq mâts en béton supportant des caméras de vidéosurveillance installées trois jours plus tôt, six poteaux en acier et trois feux tricolores

trique, sans plus attendre des mouvements sociaux qui déborderaient les cadres institués avant de s'éteindre.

C'est par exemple le cas des sabotages incendiaires qui s'en prennent sans discontinuer aux installations électriques alimentant les pompes de la mine de lignite à ciel ouvert qui détruit la forêt de Hambach (Allemagne), des récents sabotages et blocages contre la construction du gazoduc *Coastal GasLink* en Colombie-Britannique (Canada), du sabotage d'octobre dernier en Toscane (Italie) contre la sondeuse prévue pour implanter un nouveau champ d'éoliennes, ou encore de l'incendie de bureaux de l'exploiteur étatique des forêts ONF à Aubenas (Ardèche) début octobre. Et sans même parler de toutes ces attaques qui retardent depuis des années l'avancée du projet de centre d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure, notamment à l'aide de sabotages contre les forages sur l'ancienne voie ferrée qui doit servir au chantier de *Cigéo* puis au transport des déchets radioactifs. Autant de belles énergies dépensées pour nuire à celles qui alimentent ce monde mortifère.

Depuis l'arrivée du covid-19 au début de l'année et malgré les restrictions de mouvement conséquentes qui ont suivi, les voix des saboteurs agiles ne se sont donc pas tues, mais leur autonomie projectuelle leur a même permis de résonner avec plus d'éclat encore lors des différentes phases d'auto-enfermement. Si on prend par exemple cette fois les coupures volontaires de fibre optique ou d'antennes-relais pendant le confinement de printemps, le pouvoir ne pouvait que déplorer que ces dernières étaient mises hors d'état de nuire un peu partout une fois tous les deux jours. Très récemment, un labyrinthe d'État chargé de se préoccuper de ce genre de petits soucis, confiait de la même façon que plus d'une centaine d'entre-elles avaient subi le même sort depuis le début de l'année. S'il ne fallait donner qu'un exemple des multiples possibilités offertes aux mains audacieuses malgré le confinement en vigueur depuis l'automne, ce serait peut-être le sabotage au nord de Marseille du deuxième site le plus important du pays en matière de télévision, radio et téléphonie mobile, le 1er décembre dernier : 3,5 millions de personnes déconnectées brutalement pendant plus d'une dizaine de jours pour certaines !

De quoi inspirer sans conteste les individualités nyctalopes qui, chacun et chacune à leur manière, continuent d'illuminer la nuit pour faire dérailler les trains de la domination.



| Une fleur sauvage |

Aube et crépuscule de Renzo Novatore

« J'ai abandonné pour toujours la vie des plaines. »

Henrik Ibsen

Sur les crêtes des massifs montagneux, dans un climat rude qui favorise la solitude, loin de plaines, pousse une fleur célèbre. Devenue plutôt rare au fil du temps, exposée à la rapacité des cueilleurs en quête d'une gloire éphémère, l'*Edelweiss* est entrée dans l'imaginaire, symbole d'unicité pour les uns, de pureté pour les autres. Emblématique non pour l'usage que les armées en ont fait, mais, dirions-nous, pour sa beauté exceptionnelle et sa floraison aussi splendide que courte. Connue aussi sous son nom latin *Leontopodium*, pied-de-lion, cette plante est l'étoile des glaciers qui n'apprécie que les hauteurs conséquentes. Si on devait prêter un caractère à cette plante exquise, c'est bien sa singularité, conquise en gravissant les montagnes, en abandonnant la vie plus facile et moins *dangereuse*, des plaines.

Parmi la flore humaine que l'histoire a vu pousser, rares ont été les *Edelweiss*. Certes, à l'occasion, même les plantes domestiquées ont pu faire preuve de résistance, voire de courage. Mais le suivisme et l'obéissance ont terni la plupart des esprits, surtout quand l'agriculteur était disposé à leur offrir un certain confort, une certaine facilité, engrais chimiques à l'appui, pour favoriser croissance et survie. Une mauvaise langue pourrait dire que l'histoire de la flore humaine ressemble étrangement aux champs agro-industriels contemporains. Les plantes y poussent, activées par les fertilisants plutôt que par la joie de vivre, et se font tondre régulièrement au profit du propriétaire des terres. Ainsi, les cycles se succèdent jusqu'au prochain cataclysme qui jettera toute cette flore dans l'abîme de la mort.

Comment pourrait-il être autrement, lorsque les exigences, les aspirations, les rêves de cette flore humaine, parqués dans des champs et coupés au fil des saisons, ne consistent qu'à se faire récolter plus doucement, qu'à recevoir plus d'engrais, qu'à implorer plus de pesticides pour tuer les *mauvaises herbes* ? Si unique ne doit

être détruite à la tombée de la nuit à l'aide d'un engin de chantier volé puis incendié. Une arrestation le 3/12 sur témoignage de balance.

22/11, Bad Hersfeld (Allemagne). En Hesse, un finisseur d'asphalte est incendié sur le site de l'entreprise de BTP *Strabag*, une des responsables du projet d'extension de l'autoroute A49 et la disparition conséquente des forêts de Dannenrod, de Maulbach et de Herrenwald. « La forêt de Dannenrod tombera peut-être, mais la construction de l'autoroute durera encore longtemps. Ce temps ne se passera pas sans encombre ! Les responsables récolteront ce qu'ils sèment ! » dit notamment le communiqué.

22/11, Athènes (Grèce). Les vitres de la permanence du parti au pouvoir, *Nea Demokratia*, dans le quartier d'Héliopolis, sont brisées par des *Ombres noires*.

23/11, Sartrouville (France). Dans les Yvelines, un bus de nuit est incendié vers 2h du matin. Deux mineurs arrêtés. Un bus de la même ligne avait déjà entièrement flambé le 30/10 vers 23h après en avoir fait sortir le chauffeur.

23/11, Bologne (Italie) Les antennes-relais de téléphonie mobile situées sur le parking de la via Bellaria partent en fumée vers 4h30. Un tag tracé sur le bitume est retrouvé devant : « Non au contrôle. Non à la surveillance. Pandémie = capitalisme ».

24/11, Milan (Italie). Deux voitures et trois motos en autopartage de *Enjoy*, propriété de la multinationale de l'énergie *ENI*, sont livrées aux flammes

après le verdict d'appel du procès *Scripta manent*, qui a condamné plusieurs compagnons à de nombreuses années de prison. « *Liberté pour tous* » conclut le communiqué.

24/11, La Souterraine (France).
En Creuse, trois distributeurs de billets, l'écran des pompes à essence de la station *Avia* et l'interphone de la gendarmerie sont défoncés à coups de masse en soirée. Une arrestation.

26/11, Montbron (France).
En Charente, quatre bus scolaires sont réduits à l'état de carcasses fumantes vers 2h30 du matin. Une personne arrêtée chez elle à 6h suite à une balance de voisins.

26/11, Anderlecht (Belgique).
Suite à l'annonce de l'acquittement des deux policiers responsables pour la mort du jeune Adil au printemps (accidenté lors d'une course-poursuite), des dizaines de personnes lancent molotovs et pierres contre la mairie. Plusieurs véhicules sont incendiés et des affrontements sporadiques éclatent tout au long de la nuit.

27/11, Anderlecht (Belgique).
Un rassemblement parti en manif sauvage pour Adil se heurte aux forces policières. Des affrontements éclatent, de nombreuses personnes sont arrêtées. En dehors de la nasse, des molotovs sont jetés vers les fourgons de la police et un véhicule banalisé est incendié, des feux d'artifice sont tirés.

27/11, Cahors (France).
Dans le Lot, quatre molotovs sont lancés dans l'enceinte du commissariat vers 22h. La voiture personnelle d'un flic est entièrement calcinée, une

pas forcément rimer avec rare, ce sont cependant les plantes les plus aventureuses, celles qui osent, celles qui ne craignent ni la solitude ni le mépris des autres, qui ont donné les fleurs les plus belles. Chaque vie vaut la peine d'être vécue, à condition d'être réellement vécue. Personne ne peut en être juge, mais gageons que peu de personnes résisteraient à l'exaspération si elles se regardaient, vraiment et consciemment, dans le miroir; car elles n'y découvriraient qu'un être terne, sans véritable haine, sans véritable amour, ni vivant ni mort.

« *La cime ou l'abîme* », criait cette fleur rare de l'anarchisme, cette *Edelweiss* comme peu d'autres, jetant l'anathème sur les amants rachitiques de la vie, sur les crapauds comme sur les grenouilles. Abele Ricieri Ferrari (1890-1922), *Renzo Novatore* de son nom de bataille, planta ainsi son pied de lion dans l'histoire terrible des années qui précèdent la Première Guerre Mondiale et la suivent de peu. Sa floraison fut brève, dans une vie vécue jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'ennemi réussisse à prendre le dessus et à stopper sa course folle d'une guerre contre la société.



Un astre lancé vers un crépuscule tragique

« *Dans le vieux monde grotesque, on nous croit déjà morts. Mais nous avons épousé l'éternité – nous les solitaires ! Mais les roses, mes amis ? Où sont les roses ? Oh, les roses rouges de la Révolte Éternelle !* »

Renzo Novatore, *Une vie* (1920)

Dans la nuit du 15 mai 1910, la veille d'une fête religieuse à laquelle devait assister le cardinal de Pise, Pietro Maffi, le *Sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges* à Arcole, grand village situé dans la province de La Spezia au nord de l'Italie, part en fumée. L'incendie nocturne n'est pas sans faire écho aux cinq « martyrs de Montjuic » fusillés suite à la *Semana Tragica* de Barcelone, troubles lors desquelles pas moins de 112 édifices, dont 80 bâtiments religieux, ont été incendiés par les insurgés, anarchistes en tête. Le libertaire Francisco Ferrer, pédagogue fondateur de l'*Ecole Moderne*, est le plus célèbre des exécutés. A Arcole, les carabiniers sont certains de savoir d'où vient le coup : les anarchistes. Ils émettent des mandats d'arrêt contre cinq d'entre eux,

dont Renzo Novatore qui sera cependant acquitté. Il a alors à peine vingt ans. Un an plus tard, Novatore est à nouveau recherché, cette fois-ci pour un braquage et un vol commis dans la région. Parti en cavale puis arrêté, il est une nouvelle fois acquitté faute de preuves suffisantes.

Appelé sous les drapeaux en 1912, Novatore est immédiatement congédié. Les autorités italiennes, sous le feu de virulentes critiques antimilitaristes qui ne s'arrêtent pas avec la fin de la guerre tripolitaine lancée en 1911, préfèrent certainement ne pas avoir trop de subversifs dangereux parmi la troupe. De fait, le 7 juin 1914, trois manifestants antimilitaristes sont tués par la police à Ancone. Les troubles, qui seront connus par la suite comme la *Settimana Rossa*, se répandent d'abord en ville, puis dans le reste de la région des Marches, avant d'embraser toute l'Italie. Les casernes, les dépôts d'armes et de nourriture, les gares, les bâtiments officiels, les églises sont pris d'assaut. Le réseau ferroviaire est paralysé par la grève générale et les sabotages, des pylônes du télégraphe sont abattus, des ponts sont minés. La ferveur révolutionnaire grandit au fur et à mesure que le soulèvement se répand, de violents affrontements éclatent dans toutes les grandes villes. Le gouvernement fait débarquer des dizaines de milliers de soldats pour étouffer la révolte, mais ce sont surtout les socialistes, apeurés de voir la situation basculer en une véritable *révolution sociale incontrôlée*, qui ne ménagent pas leurs efforts pour mettre fin aux hostilités et faire rentrer ouvriers et paysans dans le rang. Quelques mois après le début de la guerre à laquelle la monarchie italienne ne participe pas encore, en octobre 1914, un article signé Ricieri, « *Pas la guerre, mais la révolution* », est publié dans l'hebdomadaire *Il Libertario*. C'est peut-être son premier article dans la presse du mouvement, dans lequel il met en garde contre les « interventionnistes », ces partisans d'une intervention dans la guerre qui sont toujours plus nombreux dans le camp socialiste, mais aussi parmi les anarchistes.

En pleine activité antimilitariste, Novatore est finalement mobilisé fin 1917 et assigné au 21^{ème} régiment d'infanterie de Magra. Mais, en avril 1918, il s'évade de la caserne pour ne plus jamais y remettre les pieds. Un énième avis de recherche est alors émis contre lui, cette fois pour désertion et haute trahison, ce qui lui vaut

seconde endommagée, ainsi qu'un véhicule de patrouille.

27/11, Cergy-Pontoise (France)
Dans le Val-d'Oise, une armoire de raccordement de fibre optique part en fumée dans la nuit, coupant internet et téléphone dans le secteur.

27/11, Grebenau-Bieben (Allemagne).
En Hesse, les bureaux d'une entreprise forestière qui participe à la destruction de la forêt de Dannenrod sont incendiés vers 1h30 du matin.

28/11, Homberg (Allemagne).
En Hesse, dans la zone de Nieder-Ofeiden, une grosse excavatrice *Hitachi* située dans une gravière de l'entreprise *Mitteldeutschen Hartstein Industrie* est incendiée dans la nuit par *Un groupe autonome solidaire*. Cette dernière achemine pierres et gravier jusqu'à la forêt de Dannenrod afin de niveler les chemins pour la police.

28/11, Berne (Suisse).
A Wohlensee, le nouveau hangar à bateaux de la police est incendié dans la nuit. « *La solidarité, quelque que soit sa forme, est notre arme la plus puissante.* »

28/11, Rillieux-la-Pape (France).
Dans le Rhône, le poste de police municipale est canardé de pierres et mortiers d'artifice vers 18h par une quinzaine d'assaillants : deux voitures de patrouilles hors service, plus une de la nationale, et plusieurs vitres brisées. Rebelote le lendemain pour finir la troisième voiture de la municipale (pare-brise en miettes).

29/11, Berlin (Allemagne).

Dans le quartier de Friedrichshain, une barricade et deux voitures sont enflammées peu avant 3h du matin. A l'arrivée de la police, leur patrouille se fait copieusement caillasser du haut d'un toit d'immeuble.

30/11, Deggendorf (Allemagne).

En Bavière, le local de l'association étudiante de droite, *Markomannia*, est saccagé.

DÉCEMBRE 2020

début décembre, Avirey-Lingey (France).

Dans l'Aube, les habitants sont privés de téléphonie mobile pendant plusieurs semaines suite à « *un acte de vandalisme* » contre la nouvelle antenne-relais qui les avait sortis de la zone blanche en avril dernier.

1/12, massif de l'Étoile (France).

Dans les Bouches-du-Rhône au nord de Marseille, le deuxième plus important relais (TDF) du pays est incendié vers 2h30 du matin. Trois millions de demi de personnes sont privées des 132 chaînes de télévision et de radio dans tout le quart sud-est du territoire (six départements) pendant plus d'une semaine, sans compter la téléphonie mobile. Le feu a été allumé dans la salle d'émission au niveau du *Tableau Général Basse Tension* (TGBT), puis s'est ensuite propagé le long des câbles jusqu'au pylône du site, haut de 150 mètres, partiellement calciné.

2/12, Chambéry (France).

En Savoie, deux caméras de vidéosurveillance du quartier du Biollay sont mises hors d'état de nuire vers 1h30 grâce à des chariots de supermarché enflammés à leur pied.

une condamnation à mort par la Cour Militaire de La Spezia en octobre. Il se cache alors dans les forêts de Magra et même au-delà des Apennins, jusque dans les plaines éмилиennes. C'est peut-être au cours de cette période qu'il rencontra le bandit anarchiste Sante Pollastro, tout en essayant de toutes les manières possibles, comme il l'avait fait au cours des années précédentes, d'aider les autres déserteurs réfugiés dans les forêts de la région.

A partir de septembre 1918, différents armistices (Bulgarie, Empire Ottoman puis Austro-Hongrois) jusqu'à celui du 11 novembre (Allemagne) mettent fin aux combats entre les États belligérants, qui ont provoqué des millions de morts. En Allemagne, la démobilisation donne lieu à des années d'intenses luttes insurrectionnelles, en écho à la Révolution russe de 1917, mais en Italie aussi la situation d'après-guerre est particulièrement tendue, avec la faim qui hante les paysans et des soldats désabusés qui rentrent dans des foyers décimés par la misère. Le travail manque et les prix flambent. Le 8 mai 1919, Novatore écrit dans *Il Libertario* qu'il est certain que « *la chute satanique du vieux monde a déjà commencé puisqu'on entrevoit déjà les premières rives verdâtres de la vierge et souriante terre promise. [...] Assez du vieux monde que nous avons renié ; assez de la coercitive et répugnante civilisation démocratique ; assez de prosternation humaine devant les idoles de plâtre et de boue. Qu'un fracas terriblement grondant d'âmes, d'esprits et de dynamite, accompagné d'un formidable cri populaire fasse sauter les digues qui nous séparent encore du premier port...* »

Un mois plus tard, le 11 juin 1919, le soulèvement de La Spezia met le feu à cette poudrière sociale qui éclatera bientôt à travers tout le pays, inaugurant une période de deux années connues sous le nom de *Biennio Rosso*. Novatore, toujours condamné à mort par contumace, participe comme il le peut aux efforts des anarchistes d'Arcole pour favoriser l'insurrection, mais il est arrêté à la fin du mois. C'est finalement l'amnistie générale des déserteurs de guerre, décrétée en septembre 1919, qui le sauvera du peloton d'exécution.

Enfin réuni avec ses compagnons d'Arcole, Novatore va pouvoir rejoindre la tentative insurrectionnelle impliquant la participation de plusieurs centaines d'anarchistes de la zone de la Spezia. Cette tentative

consiste à s'emparer des fortifications qui surplombent la ville et des cuirassés qui mouillent dans le port. Une vaste propagande subversive est lancée parmi les marins présents sur les navires de guerre, permettant d'élaborer un plan complexe qui compte notamment sur la mutinerie des marins d'un cuirassé. Le 15 mai 1920, Novatore signe dans l'*Iconoclasta* ! l'article « *La marche tragique* » qui annonce la couleur : « *Nous transformerons notre pensée rebelle en flamme mortelle, nos théories en bombes, nos plumes en poignards, et comme des fous, désordonnés et furibonds, nous incendierons, nous exproprierons, nous détruirons ! Et l'humanisme, le socialisme et le communisme ne suffiront pas à apaiser notre terrible fureur. Sataniques, dionysiaques, féroces, nous nous lancerons à l'assaut avec la grimace de Méphistophélès sur les lèvres, et la flamme volcanique de la destruction finale catastrophique dans le cœur.* »

Le 3 juin 1920 vers midi, une soixantaine d'individus en armes, dont Novatore, donnent l'assaut à la poudrière du Val di Locchi en périphérie de la Spezia. Quelques marins de garde déposent les armes et rejoignent les insurgés qui installent deux mitrailleuses à l'entrée de la rue menant à l'arsenal. Alors qu'un second groupe s'avance vers le bâtiment principal, un carabinier ouvre le feu en blessant l'un des assaillants, qui ripostent à coups de fusil. Tout en restant à l'extérieur, le carabinier ordonne qu'on referme la porte de la poudrière. Cela laissera le temps aux renforts d'arriver et de disperser les assaillants dans les bois alentours. L'objectif principal, la prise de la poudrière avec les munitions et explosifs qui y étaient stockés, a échoué.

Trois mois plus tard, le 31 août 1920, des ouvriers se lancent dans un mouvement d'occupation des usines à travers toute l'Italie, notamment soutenus avec force par les anarchistes. Novatore invite alors tous les compagnons à se joindre à la révolte : « *Enfin une grande tempête gronde dans le sous-sol. Le hurlement satanique d'une poignée de rebelles solitaires est en train de devenir un ouragan social purificateur. L'immense phalange du prolétariat, jusqu'à aujourd'hui esclave et servile, est en train de lever rageusement la tête avec un bond majestueusement léonin. Je ne suis pas simpliste et je crois encore moins aux miracles. Mais je suis un amant passionné de toute tragédie sociale catastrophique qui a le caractère d'une révolte marquée. Et aujourd'hui l'esprit de révolte rugit... Il rugit diaboliquement dans l'âme des*

3/12, Roybon (France).

En Isère, les vitrines d'une dizaine de magasins et bâtiments officiels sont brisées dans la nuit. La ZAD e Roybon qui luttait depuis six années dans la forêt contre un projet de *Center Parcs*, largement soutenu dans le village, avait été expulsée le 13 octobre dernier.

4/12, Leipzig (Allemagne).

Un véhicule du profiteur de taules *Spie* part en fumée dans la nuit en solidarité « *avec Lina et toute.s les antifascistes en prison.* »

5/12, Hambourg (Allemagne).

Dans le quartier d'Altona, le local des *Verts* perd six vitres dans la nuit à coups de masse.

5/12, Rheinau (Allemagne).

Dans le Bade-Wurtemberg, une antenne-relais est incendiée dans la nuit. Les pompiers arrivés trop tard n'ont pu empêcher les flammes de grimper le long du mât.

6/12, Berlin (Allemagne).

Lors d'une déambulation nocturne de quelques dizaines de personnes dans le quartier de Pankow, pas moins de 18 véhicules d'entreprises ou de luxe sont endommagés. Pour se protéger contre l'intervention de la police, plusieurs barricades sont enflammées.

7/12, Francfort (Allemagne).

Dans le quartier de Nied, deux nacelles de l'entreprise *Mateco* sont incendiées dans la nuit. Ces dernières sont utilisées par la police pour expulser les occupants des arbres de la forêt de Dannenrod. « *Des entreprises comme Mateco font leur beurre sur la catastrophe environnementale et sur la destruction de la base*

essentielle à notre existence » dit notamment le communiqué.

7/12, Saint-Germain-du-Puy (France).
Dans le Cher, des poubelles placées contre le système électrique du centre commercial puis enflammées vers 1h du matin, contraignent l'ensemble de ses boutiques à rester portes closes toute la journée du lendemain.

8/12, Compiègne (France).
Dans l'Oise, un inconnu prend pour cible des caméras de vidéosurveillance haut perchées vers 21h, et réussit à en détruire une à la carabine.

9/12, Fréjus (France).
Dans le Var, plusieurs bateaux de plaisance amarrés dans le port de Saint-Aygulf sont incendiés vers 3h du matin. Le feu a pris sur deux pontons séparés, face à face, en même temps : 18 bateaux coulés, détruits ou endommagés

10/12, Montdidier (France).
Dans l'Oise, la matonne responsable-adjointe du quartier des condamnés de la prison de Liancourt est attaquée devant chez elle par un inconnu vers 19h en rentrant de son sale travail : elle s'en sort avec 16 agrafes sur le crâne.

13/12, France.
Le *Coordonnateur national du renseignement et de la lutte contre le terrorisme* (CNRLT), Laurent Nuñez, révèle que plus d'une centaine d'antennes de téléphonie mobile (et de télévision) ont été sabotées à travers tout le territoire depuis le début de l'année 2020.

esclaves épris à nouveau – par la force – d'un rêve de liberté. Je laisse la prophétie de ce qui adviendra aux chiro-manciens et la peur de l'inconnu aux imbéciles. »

Du côté des anarchistes-organisationnels, c'est pourtant avant tout la collaboration avec les organisations socialistes qui est recherchée pour les faire changer d'avis. Car si la base ouvrière semble en effet tendre vers une révolution, à l'exemple de celle qui a éclaté en Russie, les cadres socialistes doutent, hésitent, freinent et lancent des mots d'ordre contradictoires. Aux moments décisifs, ils finiront par renoncer à l'action révolutionnaire, alors projetée en commun avec ces mêmes anarchistes. Début 1921, le mouvement insurrectionnel s'essouffle et la réaction se renforce sans conteste. Sous l'impulsion de Mussolini et de ses chemises noires, les attaques contre les locaux ouvriers et les agressions des *squadre* fascistes se multiplient. C'est dans cette situation tendue que les anarchistes Malatesta, Borghi et Quaglino, arrêtés quelques mois plus tôt, entament une grève de la faim le 15 mars 1921 dans la prison de San Vittore, à Milan.

Tandis que les partis et les syndicats prônent le calme, Novatore appelle à l'action audacieuse : « *Errico Malatesta et tous les autres, tombés par milliers entre les mains de l'ennemi lors du prélude de cette tempête sociale, attendent avec une noble et fébrile anxiété, la foudre qui fracasse l'édifice croulant, qui éclaire l'histoire, qui relève les valeurs de la vie, qui illumine le chemin de l'homme. [...] Le fort vieillard attend. Compagnons héroïques, à nous ! Le cadavre d'un vieil agitateur vaut toujours plus que la vie de mille êtres méprisables et imbéciles. Frères, souvenez-vous-en. Faisons en sorte que sur nous ne tombe jamais la plus profonde de toutes les hontes humaines. »*

Dans ce contexte précis, une bombe explose le 23 mars 1921 à Milan contre le *Kursaal Diana*, un bâtiment achevé depuis une vingtaine d'années pour héberger les activités sportives et culturelles de la grande bourgeoisie de la capitale du Nord, provoquant 21 morts et 80 blessés. Ce soir-là, un coffre rempli de 160 bâtons de gélignite (de la dynamite gélatinée à base de nitroglycérine et de nitrate de potasse) avait été placé à l'extérieur, près de l'entrée réservée aux artistes du théâtre du lieu, juste en face à l'auberge dont un des appartements, selon les informations des compagnons solidaires, était justement utilisé par le préfet Giovanni Gasti, grand réprimeur d'anarchistes, de socialistes et de prolétaires insurgés.

Suite à un mouvement inopiné de grève des travailleurs du *Kursaal*, le spectacle commence ce soir-là avec retard. Vers 20h40 lorsque débute finalement l'opérette *Die blaue Mazur*, la charge explose, mais, plutôt que de faire sauter en l'air l'auberge, son souffle rase le mur latéral du *Kursaal Diana*, touchant les membres de l'orchestre et les spectateurs assis aux premiers rangs. Une chasse à l'anarchiste est aussitôt lancée à travers tout le pays, jusqu'à La Spezia, où les carabinieri et les fascistes ont aussi leur petite liste noire de subversifs à liquider.

La nuit du 5 juin 1922, un camion rempli de fascistes descend sur Fresonara, où se trouve la maison de Renzo Novatore. Il les attend de pied ferme, et ils sont accueillis à coups de revolver et de bombes à main. Si sa résistance farouche les oblige à sonner la retraite, à partir de ce moment-là son sort est scellé. Novatore décide une fois de plus de passer en clandestinité. Et cette fois-ci ce sera la dernière, car avec la montée du fascisme il n'y aura pas de retour en arrière possible pour lui, aucune trêve. « *Je suis un astre qui va vers un crépuscule tragique* » reconnaît-il lui-même. Pour cette dernière bataille, ses compagnons ne manquent par contre pas : en plus des anarchistes d'Arcole Umberto Cresci et Mentore Giampaoli, il peut compter sur les Piémontais Sante Pollastro et Luigi Peotta, ainsi que sur un anarchiste vénitien, agissant à Turin mais contraint de se mettre à l'abri dans le Val Polcevera après une fusillade avec la police le 7 janvier 1922 dans la capitale piémontaise : Giuseppe De Luisi. C'est avec ceux-là, et quelques dizaines d'autres encore, que Renzo Novatore poursuivit son implacable guerre contre la société.

Par poignées, coordonnés informellement, ces anarchistes défraieront la chronique dans le territoire situé entre la Ligurie et le

Piémont, avec une avalanche d'attentats, d'expropriations et d'attaques. Ils s'en prennent aux banques, aux commerçants, aux grands propriétaires et aux fascistes. S'il est impossible de reconstruire les faits, Giuseppe De Luisi écrira en 1925 depuis sa cellule : « *Tout d'abord, j'aimerais faire savoir et clarifier que je ne suis pas innocent. Comme je l'ai dit au tribunal – mordant rageusement sur le bâillon –, moi et le compagnon tombé [Renzo Novatore] fûmes les dynamiteurs des sièges des fascistes et les incendiaires des villas des fascistes dans la Lunigiana. Nous fûmes les tireurs qui prenions en ligne de mire les chemises noires, nous fûmes les lanceurs de bombes. Ils ont essayé de nous terrasser et d'abattre notre drapeau ; nous nous sommes défendus et nous avons répliqué avec le naphta et la dynamite.* »

Le 29 novembre 1922, un mois après la marche des fascistes sur Rome leur ouvrant la conquête du pouvoir, Novatore se trouve à Teglia di Rivarolo, aux environs de Gênes, en compagnie de Sante Pollastro. Il est armé d'un pistolet *Steyr* et de bombes à main. A son doigt, il porte un anneau contenant du cyanure. Les deux anarchistes sont en train de manger à l'auberge *Osteria della Salute*, située 24 via Cambiaso, quand trois types, habillés comme des ouvriers pénètrent dans les lieux. Il s'agit en réalité du maréchal Lupano et de deux autres carabinieri, venus vérifier discrètement les informations liées à une dénonciation. Sante Pollastro expliquera de nombreuses années plus tard ce qui s'est passé. Les chaussures de ces trois ouvriers étant bien trop propres et cirées pour être celles d'ouvriers, il demanda aussitôt l'addition pour s'en aller. Se rendant alors compte qu'ils venaient d'être démasqués, le maréchal Lupano se jeta sous une table et ouvrit le feu, touchant Novatore qui fut tué sur le coup. Pollastro tira deux coups pour riposter : le premier mit fin à la vie

du maudit maréchal, le deuxième blessa un des carabiniers qui le supplia de l'épargner. Quant au troisième, il sortit de l'auberge en panique pour aller chercher des renforts. Pollastro désarma alors le carabinier blessé en l'épargnant, puis pris une chaise et brisa une fenêtre à l'arrière de l'auberge. Il réussira à se sauver en restant perché pendant deux jours sur un arbre à deux cent mètres de l'auberge, pendant qu'une centaine de carabiniers et de fascistes ratisaient la zone.

La nouvelle de la mort de Novatore fut annoncée de la façon suivante par télégramme, circulant très vite entre compagnons : « *Renzo Novatore a été assassiné. Il est tombé en combattant, car il philosophait et combattait. – Cela faisait longtemps qu'il était recherché et pourchassé. Il était en état de révolte permanente. A la mort, il a répondu avec la mort. Et il est mort comme il a vécu : en anarchiste qui unissait à la pensée – sa suprême pensée aristocratique ! – l'action rebelle.* »



Tel est le monde des hommes

« *La vie est lasse d'avoir des amants rachitiques.*

Parce que la terre est lasse d'être inutilement foulée par de longues cohortes de pygmées psalmodiant de stupides prêches chrétiens.

Et enfin parce que nous aussi, nous sommes las de nos "frères" cadavériques, incapables de paix et de guerre. Inaptes à la haine et à l'amour.

Oui ! Nous sommes las et écœurés !

L'humanité doit être renouvelée.

Il faut que résonne dans le monde le chant épique et barbare d'une nouvelle vie vierge. »

Renzo Novatore, *Drapeaux noirs*
(1922)

Si la vie de Novatore fut celle d'un astre lancé vers un crépuscule tragique, sa plume avait pris le temps de tracer des paroles aussi percutantes que les balles de son revolver. Pour lui qui abhorrait la politique, idée et action ne pouvaient être séparés. C'est ainsi qu'il nous laisse un ouragan d'écrits, bien qu'une partie de textes non-publiés aient très probablement été perdus. Nombre d'entre-eux sont en tout cas d'une écriture lyrique, exaltée, bien loin de ce qui était alors en vogue parmi les propagandistes et les théoriciens libertaires les plus connus de l'époque. Son style est enflammé et sa prose mordante. Il pouvait difficilement en être autrement, car Novatore, autodidacte et fils de paysans pauvres, n'était pas de ceux qui caressent les exploités dans le sens du poil pour les amener à se révolter. Il les fustige, haïssant leur servilité aussi férocement qu'il hait les oppresseurs. Dans sa ligne de mire entre alors le christianisme et sa morale de soumission, mais aussi pareillement le socialisme et la civilisation démocratique : « *J'ai étudié les hommes et leur esprit dans des livres comme dans la réalité. J'ai constaté qu'ils étaient un mélange de comique, de plébéien et de vilenie. J'en fus écœuré. D'une part, de sinistres fantômes moraux, nés du mensonge et de l'hypocrisie qui règnent. D'autre part, des bêtes sacrificielles qui adorent avec fanatisme et couardise. Tel est le monde des hommes. Telle est l'humanité. Je ressens du dégoût pour ce monde, pour ces hommes, pour cette humanité. Les plébéiens et les bourgeois se valent. Ils se méritent bien les uns les autres* » (L'Expropriateur, 1919).

En effet, comment ne pas voir que, si certains clivages – importants – les séparent, prolétaires et bourgeois ont également partagé (et aujourd'hui que ces lignes de démarcation se sont transformées, peut-être encore d'avantage) des intérêts, dont celui de l'estomac. « *Avec Karl Marx l'âme humaine est descendue jusqu'aux intes-*

tins... », disait-il laconiquement, pour critiquer l'appauvrissement de l'esprit, le nivellement des individus. Et ailleurs, la voix impitoyable de Novatore résonne encore plus durement dans ce qui est peut-être son plus beau texte, *Vers le rien créateur*, rédigé le cœur rempli d'amertume et de dégoût aux lendemains d'une Première Guerre Mondiale qui avait vu des millions d'humains s'entretenir au nom de la Patrie : « *En supplément au paradis dans les cieux, les pauvres d'esprit eurent la démocratie sur terre. Si le Triomphe n'est pas encore complet, le socialisme l'accomplira. Son concept théorique l'a annoncé depuis longtemps. Il veut niveler toutes les valeurs humaines. Attention, ô jeunes esprits ! La guerre contre l'homme-individu a commencé avec le Christ au nom de Dieu, se développa avec la démocratie au nom de la société et menace de s'accomplir avec le socialisme au nom de l'humanité. Si nous ne savons pas détruire en temps et en heure ces fantômes aussi absurdes que dangereux, l'individu sera inexorablement perdu.* »

Depuis cette époque tragique, les fantômes n'ont pas disparu. Ils ont certes changé de nom et d'apparence, le nivellement n'est plus de caserne comme à l'époque du fascisme ou du socialisme étatique, mais il n'est pas moins enraciné dans ce monde moderne qui court droit vers le naufrage, où l'individu est à présent éclipsé par les prouesses techniques subies et acclamées par les foules. Sur la pente dans laquelle nous sommes engagés, il ne restera bientôt plus que de pauvres profils virtuels malléables et modifiables au besoin, au fil des innovations techniques requises par l'accumulation capitaliste.

D'un autre côté, tout en étant le héraut de la révolte individuelle, Novatore sait clairement qu'elle ne saurait suffire en soi pour abattre les fantômes de l'autorité. La révolte individuelle est bien entendu ce qui devait caractériser les anarchistes,

« *les précurseurs du temps* », ces minorités agissantes qui déclencheront le cataclysme. « *Mais nos "crimes" individuels doivent être l'annonce fatale de la grande tempête sociale. De la grande et terrible tempête qui pulvérisera les structures des mensonges conventionnels, qui abattra les murs de toutes les hypocrisies, qui réduira le vieux monde à un tas de décombres et de ruines fumantes ! Car c'est de la ruine de Dieu, de la société, de la famille et de l'humanité qu'un nouvel esprit humain pourra naître, luxuriant et festif. Un nouvel esprit humain qui sur les décombres du passé chantera la naissance de l'homme libéré : du libre et grand je.* »

Mais Novatore n'est pas non plus dupe, il sait que contre l'ennemi, la revendication est éternelle. Que toute société, même la plus libre, finit par engendrer des chaînes que les individualités ne pourront supporter pacifiquement. Si on peut en effet acclamer le cataclysme révolutionnaire qui remet les (ou certains) compteurs à zéro, la révolte anarchiste ne prend pas fin pour autant. Mieux encore, c'est dans ces contextes insurrectionnels, lors des grandes poussées révolutionnaires, qu'il existe mille raisons d'y aller plus fort encore, de façon toujours plus audacieuse, pour ne pas simplement subir l'inévitable reflux qui s'en suivra. Ainsi conçue, la « révolution sociale » ne signifie pas la naissance d'un monde nouveau définitivement libre, mais plutôt un ouragan qui passe à travers la société, ses institutions et ses hommes. En cela, elle peut encore avoir du sens aujourd'hui, d'autant plus que l'urgence à tirer le frein pour faire dérailler le train de la société industrielle, se fait ressentir chaque jour davantage. Et sans garanties, sans programmes, sans reconstructions assurées, sans transitions auto-gérées, sans aucune de ces fables étriquées qui ne peuvent que nous éloigner de la nécessité de la destruction, ici et maintenant, dans la douleur comme dans la joie.

Une fleur sauvage au bord de l'abîme

« Ma devise est : marcher en expropriant et en brûlant, en laissant toujours derrière moi les cris de morales offensées et en laissant les troncs des vieilles choses partir en fumée. Quand les hommes ne posséderont plus que des richesses éthiques – les seuls trésors vraiment inviolables – alors je jetterai mes pieds-de-biche. Quand il n'y aura plus de fantômes dans le monde, alors je jetterai ma torche. Mais cet avenir est loin et peut-être ne viendra-t-il jamais ! »

Renzo Novatore, *L'Expropriateur* (1919)

Si la Justice a inculpé le jeune Renzo Novatore pour braquage et vol quand il avait 21 ans, son acquittement par la suite ne doit pas être interprété comme le fait qu'il était *innocent*. Tout au long des années de son activité, et au fil des rencontres avec d'autres individus rebelles, il se dédia notamment à l'art de l'expropriation. Autant en la pratiquant, qu'en la défendant dans les journaux anarchistes. Pourtant, on ne trouve pas seulement chez lui le raisonnement somme toute assez classique, et accepté par une bonne partie des moins bornés (du moins au niveau théorique), qui affirme que le vol est permis si la société nous prive de ce dont nous avons besoin pour vivre. Ou dans sa version marxiste (dont les adeptes ne légitimeront cependant jamais sa large mise en pratique, jugée trop « petite-bourgeoise » ou « lumpen », et surtout contre-révolutionnaire), que puisque le produit du travail nous a été enlevé par les patrons, nous sommes dans notre bon droit de le reprendre de force. Le vol est alors considéré comme une « nécessité » pour assurer la conservation matérielle des individus.

Mais à cette raison « sociale » en défense de l'expropriation, Novatore va rajouter une apostille supplémentaire : « *Nous pouvons ajouter simplement que pour l'homme à qui la société nie le pain, si un délit existe, c'est bien celui de ne pas voler et de ne pas pouvoir voler.* » Puis il repart à la charge, sans fausse miséricorde : « *Être pauvres – et "pauvres honnêtes" –, signifie pour nous être les ennemis – et les ennemis les plus répugnants – de toute forme de dignité humaine et de toute élévation de sentiment. Que peut bien symboliser un "pauvre honnête", sinon la forme la plus dégradante de la dégénérescence humaine ?* ». Tant que nous en restons à la sphère de la justification « sociale » du vol, nous pouvons encore nous sentir relativement à l'aise. En fin de compte, on ne prend que ce qui nous est dû, nous employons simplement une forme illégale pour rééquilibrer le grand livre de comptes de la société. Si notre main qui s'allonge pour saisir la propriété d'autrui tremble, nous pouvons la tranquilliser avec cette raison... de « justice sociale ». Nous sommes toujours dans le bien.

Mais, comme en est bien conscient Novatore, l'anarchiste qui exproprie, peut-il se contenter de cela, doit-il uniquement fonder son action sur cette idée de « justice » ? Et quid si plutôt que de le rééquilibrer, il bouleversait ce livre des comptes ? S'il prenait plus, beaucoup plus ? Novatore fournit alors une deuxième raison pour l'expropriation, une « raison anarchiste » : « *C'est une raison héroïque qui comprend le vol comme arme de puissance et de libération qui peut être employée seulement par cette minorité audacieuse d'êtres ardents qui, tout en appartenant à la classe des "prolétaires" discrédités, ont une nature vigoureuse et vaillante, riche de libre spiritualité et d'indépendance, qui ne peut accepter d'être enchaînée aux fers d'aucun esclavage, ni moral, ni social, ni intellectuel, et d'autant moins à cette servitude*

économique qui est la forme d'esclavage la plus dégradante, la plus mortifiante et la plus infâme, impossible à supporter quand dans les veines bat un sang sain, léonin et frémissant ; quand dans l'âme gronde le tragique orage aux mille tempêtes ; quand dans l'esprit crépite l'inextinguible feu de la rénovation perpétuelle ; quand dans la fantaisie étincellent les images de mille mondes nouveaux ; quand dans la chair et dans le cœur battent les ailes frémissantes des mille désirs insatisfaits ; quand dans le cerveau brille l'héroïque pensée qui incendie et détruit tous les mensonges humains et les conformismes sociaux. »

Ici, on s'éloigne brusquement de la « justification sociale », et on est en train de franchir le seuil du domaine de la liberté. Celle qui balaie tous les calculs, qui prend et boit avidement au calice de la vie. Et que les idiots de service s'abstiennent de commentaires aussi ignares que caricaturaux. Aucun expropriateur anarchiste, « *riche de libre spiritualité et d'indépendance* », n'utilise les sommes expropriées par son audace, pour accumuler des marchandises aussi débilés qu'inutiles. Certes, il s'assoit fièrement au banquet de la vie et il se sert, librement, mais il cherche avant tout des moyens pour conquérir une certaine indépendance, pour échapper à l'humiliation de travailler pour un patron et à la complicité de collaborer à la production mortifère. Tout en sachant qu'il ne peut jamais s'en affranchir complètement par sa seule action individuelle, il a en tout cas mis, par la force et les armes à la main, un peu de distance entre lui et le monde de l'exploitation. C'est cette distance dont il a besoin, dont nous avons tous besoin, pour aiguïser nos consciences, approfondir nos pensées, identifier l'ennemi et le frapper gaillardement.

Néanmoins, Novatore ne s'arrête pas là non plus. Même le raisonnement anarchiste est pour lui encore trop attaché, trop lié au monde. S'envolant comme un

aigle au-dessus des montagnes, toujours plus haut, et cherchant non pas tellement le pain, mais surtout les roses, il invoque une raison... esthétique : « *Qu'importe si aujourd'hui, hier et demain, la morale – cette Circé maléfique et dominatrice – appelle, appela et appellera péché, sacrilège, crime et folie l'héroïque manifestation de l'audacieux rebelle ! Celui qui, décidé à s'élever au-dessus de tout ordre social cristallisé et au-dessus de toute frontière préétablie, veut affirmer – par sa propre puissance – l'effrénée liberté de son moi, pour chanter – à travers la tragique beauté du fait – l'anarchique et pleine grandeur de toute son individualité intégralement libérée de tout fantôme dogmatique et de tout faux conformisme social et humain. Un conformisme créé par une morale plus fausse et répugnante devant laquelle seules s'inclinent la peur et l'ignorance.* » C'est le goût de l'exquis, le plaisir de l'aventure, le frémissement du danger que Novatore appelle et recherche. Il le cherche partout : dans l'attaque, dans l'expropriation, dans l'amour, dans l'écriture, dans la poésie et dans la nature sauvage.

Quand nous sommes las de balbutier des justifications, de nous mesurer aux tables de la morale, d'écouter les chœurs de victimes qui nous disent qu'on ne peut rien faire, que nous sommes cernés de partout et liés par mille obligations et impositions, un désir irrépressible peut émerger au fond de chacun : *je fraye mon chemin ! Que d'autres en soient incapables, ou se soient rendus incapables de faire de même, en quoi cela me regarde-t-il, en quoi mériteriez-vous autre chose que mon mépris ?* Et là, on franchit un autre seuil, dangereux, très dangereux même, celui qui nous expose à tous les dangers. Novatore vient nous le susurrer à l'oreille : « *La vie, pour nous, est une fleur sauvage, qui doit être cueillie sur le bord effrayant d'incommensurables abîmes.* »

Mais, en procédant de la sorte, n'est-on pas en train d'instaurer une forme d'anarchisme aristocratique, anti-social, réservé aux plus « forts » ? N'est-t-on pas en train de s'éloigner de l'anarchisme comme idéal social, comme élévation et émancipation de masses exploitées ? Ici encore, Novatore reste impitoyable : « *Si les faibles rêvent de l'Anarchie comme un but social, les forts pratiquent l'Anarchie comme un moyen d'épanouissement individuel. Les faibles ont créé la société, et de la société est né l'esprit de la loi. Mais celui qui pratique l'Anarchie est ennemi de la loi et vit contre la société. Et cette guerre est fatale et éternelle. Elle est fatale et éternelle car quand tombe le Tsar, émerge Lénine, quand la garde royale est abolie, vient la garde rouge...* ». Si l'exhortation de Novatore à ne pas se laisser leurrer par l'idée d'une révolution qui libérera l'humain une fois par toutes est plus que pertinente, cela ne résout pourtant pas une question fondamentale qui demeure en suspens. À partir de quel point finit l'action de l'oppresser et commence la collaboration, passive et active, des opprimés ? Toute théorie, toute perspective révolutionnaire et anarchiste qui refuse de prendre en compte cette question inquiétante, risque de finir par construire des châteaux de cartes à coups de sujets politiques et de déterminismes divers et variés, éclipsant à la fois l'individu avec sa révolte, mais aussi sa propre responsabilité.

Novatore est évidemment pessimiste : il ne croit guère après la grande boucherie mondiale que les millions d'êtres humains qui se sont laissés mener à l'abattoir, puissent devenir des individualités libérées capables de refuser la masse et de s'affirmer. Sans nier jusqu'au bout leur potentiel de révolte, qu'il avait aussi vécu à plusieurs reprises, il imaginera désormais sa chère anarchie comme étant l'œuvre de « phalanges minoritaires », d'« aristocrates du goût et de l'action ». Sans vouloir épuiser

ici le sujet, on peut au moins faire remarquer que la présence de telles individualités intransigeantes, et de leurs critiques mordantes et acerbes, est nécessaire à l'anarchisme – entendu comme *méthodes de lutte* pour aller vers l'anarchie – afin de le préserver contre toutes les dégénérescences politiques (qui ont montré leur terrible visage, surtout et justement avec plus de poids, lors des moments insurrectionnels). Afin d'éviter aux uns de tomber dans l'éloge des masses, les fleurs sauvages de l'anarchie sont nécessaires pour remettre les pendules à l'heure. Afin d'épargner aux fleurs sauvages une mort par asphyxie, les autres sont nécessaires pour faire appel à leurs forces lorsque la mêlée sociale devient plus explosive. Il n'existe pas de source unique à laquelle s'abreuver.



Je suis le rêve de moi-même

« *Mes amis, mes amis, où êtes-vous ? Ne voyez-vous pas là-haut le Visage de l'Éternité et du Mystère ? Il faut résoudre l'ultime énigme de l'éternel. Sus, amis, venez, c'est l'heure, c'est l'heure ! ... Êtes-vous donc venus ? Jamais je n'ai vu le ciel aussi serein que vos visages, mes amis. Qu'est-ce qu'il est beau de se comprendre !* »

Renzo Novatore, *Une vie* (1920)

Comment mener nos batailles, faire notre guerre, si nous ne chérissons pas notre monde intérieur ? Comment affronter les douleurs, vivre les peines, gravir les sommets et tomber dans les abîmes si nous n'avons pas les ailes de l'idée et du cœur pour danser librement sur le monde des hypocrisies, des platitudes et des superficialités ? Notre révolte est aussi profondément existentielle, éthique, elle n'est pas juste un moyen pour atteindre un but.

Et c'est bien en cela qu'elle est *éternelle*. Si nous ne mangeons qu'à notre faim sans nous épancher aux sources du désir et du plaisir, de la beauté et des merveilles du monde, si nous ne voyons que des faits sans les projeter dans notre imaginaire fantaisiste, sans voler dans l'éther du magnifique... si... quelle est donc la vie que nous entendons vivre ?

Novatore s'émerveille sans vergogne devant les arbres de la forêt sauvage, il s'étend aux rayons du soleil brûlant, il rêve à satiété. Et il nourrit son esprit, son âme, avec ce qu'il y a de plus exubérant, de plus raffiné ou de plus exquis. C'est ainsi que sa prose cherche par exemple appui dans les poèmes de Baudelaire, dans les romans de Wilde, dans les pièces de théâtre d'Ibsen, dans la philosophie au marteau de Nietzsche. Il ne se contente pas d'étudier les cartes topographiques, ni d'ausculter les analyses économiques et sociales. Il veut aimer la vie, et appelle tous les individus audacieux à l'aimer comme lui, avec ses cimes et ses abîmes. A boire entièrement au calice de la vie, sans se restreindre, et tout en ayant l'esprit et les mains armées. Dans *Les chants du midi*, il confesse sans pudeur : « *J'appartiens à la race la plus extrême des vagabonds de l'esprit : à la race maudite de l'inassimilable et des intolérants. Je n'aime rien de ce qui est connu, et mes amis sont aussi des inconnus. Je suis un véritable athée de la solitude : un solitaire sans témoins ! Et je chante ! Je chante mes chansons tissées d'ombre et de mystère... Je chante pour mes frères inconnus et pour mes enfants lointains...* »

Où en sommes-nous aujourd'hui, en cette ère où l'aventure est en train d'être remplacée par ses succédanés virtuels ? Où la solitude est considérée plus suspecte que jamais ? A présent que la surface de la terre a été presque entièrement colonisée par notre chère civilisation, que les forêts, les montagnes, les fleuves et les mers ré-

sistent encore à peine à l'aménagement dévastateur, que la sécurité est le mantra répété non seulement par les gouvernants, mais aussi par les gouvernés, effrayés d'un avenir instable et risqué, ce sont désormais les tréfonds des êtres humains qui sont la prochaine cible. L'aplatissement tant redouté par Novatore, le désenchantement du monde (et de nos combats !) avance à pas de géants et nous sommes en train de perdre notre âme. Les individualités véritables risquent de se faire toujours plus rares, y compris parmi les ennemis de ce monde. C'est contre ce destin atroce qu'il s'agit de se rebeller, de relever fièrement la tête. Mais cela n'est pas possible sans se mettre en jeu, jusqu'au prix de sa vie et de sa liberté.

Pour frôler les profondeurs de la vie, pour toucher la qualité, il faut gravir les sommets et oser approcher les abîmes.

•••

| Revues, livres & journaux |

Nunatak, revue d'histoires, cultures et luttes des montagnes, n°6, automne/hiver 2020, 66 p.

Superbement illustrée comme son homonyme italien (dont elle partage le nom et la démarche, sans pour autant publier les mêmes articles), la revue *Nunatak* se veut « *un support pour développer et partager nos critiques depuis les régions montagneuses que nous habitons* ». Dans cette livraison hivernale, on trouvera plusieurs témoignages autour du travail (saisonnier), une analyse de l'opération de marketing vert dans la vallée de la Drôme, un article sur une grève des sherpas sur les pentes du Mont Everest dans l'Himalaya, ou deux excursions historiques : une première sur les révoltes paysannes en Alsace au XVI^e siècle, une deuxième sur l'expulsion et destruction du squat de la Picharlerie en 2007, lieu de la Résistance dans les Cévennes instrumentalisé de toutes parts. Il y a donc à boire et à manger, peut-être pour chercher à taper large. Les témoignages de deux « camarades saisonniers » dans le Tessin (traduit du *Nunatak* italien) racontent certes leurs vendanges, mais finissent par suggérer des optiques de lutte qui ne dépassent pas le syndicalisme de base et ses revendications pour améliorer les conditions d'exploitation (comme « *pouvoir boire du vin* »). Et vu que « *ce n'est pas un travail aliénant* », les « camarades » ne s'interdisent pas de prendre la défense des petites familles productrices face aux méchants grands domaines ! Alors, on veut bien comprendre qu'il y ait des degrés, mais la question est-elle la destruction de l'exploitation (et du travail salarié) tout court, ou bien son aménagement selon la taille des exploitateurs ? Si



la revue annonce vouloir « *dévier du sentier balisé des flux de la marchandise et de l'autorité* », ce n'est pourtant pas en restant au plus près de l'exploitation à visage humain qu'elle le fera ! De son côté, l'article sur l'expulsion et la destruction de la Picharlerie nous présente une analyse surtout buvable (voire uniquement) pour les cercles universitaires, et on a du mal à comprendre son objet, sa perspective et son but, si ce n'est de remplir les pages d'obscures publications spécialisées (d'où l'article a été tiré), dûment créditées de la signature et du titre de son autrice, « *Maîtresse de conférences en anthropologie* » (et par ailleurs membre depuis 2016 du Conseil scientifique préfectoral du *Parc national des Cévennes*). Mais arrêtons maintenant d'effleurer les articles et venons-en au fond.

Histoires, mythes, cultures, tout cela peut être très intéressant, et même passionnant, mais dans quel objectif ? Accumuler des connaissances en tas ? Ou aiguïser les consciences pour *les luttes qui nous appellent aujourd'hui* ? Et là, en tout cas dans cette livraison hivernale, c'est plutôt le vide (mais il fallait déjà bien chercher dans les numéros précédents pour en trouver des traces au-delà des ritournelles sur une quelconque « *mobilisation collective* »). A moins qu'il s'agisse simplement de recycler – ce dont on ne peut sérieusement soupçonner les éditeurs – quelques recettes dépassées du bon vieux syndicalisme (du genre « *s'organiser autour des besoins matériels* », « *s'organiser au travail* », « *construire un rapport de force avec les patrons* », « *revendications salariales* »,

voire même « grève »), ou encore de présenter les pratiques visant à conquérir un peu plus d'autonomie dans ce monde comme des luttes offensives.

On ne lira ainsi rien dans *Nunatak* par rapport aux luttes en cours ou à développer, ni par rapport aux moyens à mettre en place pour les mener. Dans cette revue des montagnes, il n'est pas question des antennes-relais qui y côtoient ou remplacent désormais les croix d'antan. On ne parle pas des luttes actuelles contre l'implantation de nouvelles structures industrielles ou touristiques, et encore moins des sabotages qui s'accomplissent contre celles-ci. On ne dédie pas non plus le moindre mot aux attaques ou actions présentes contre la dévastation de la montagne (et de la plaine). A-t-on raison, après la lecture de ce sixième numéro de *Nunatak*, de se demander *pourquoi* ?



Ernest Coeurderoy, **La barrière de combat**, ed. ACL (Lyon), octobre 2020, 64 p.

Fin novembre fut annoncé au monde que l'énigme constituée par l'élamite linéaire, une des plus anciennes écritures connues, venait d'être décryptée pour la première fois par un archéologue. Pourtant, même la richesse de combinaisons offertes par la centaine de signes utilisés il y a plus de 4000 ans sur le plateau du royaume d'Elam, ne saurait aujourd'hui suffire pour décrire toute l'indigence de cette édition d'Ernest Coeurderoy. Mais essayons tout de même, avec les lettres qui nous servent de pauvre support, puisque cet ouvrage nous est tombé entre les mains avant de choir plus bas encore.

Certes, on connaissait déjà cette honorable maison lyonnaise, qui s'était notamment distinguée en diffusant dès les années 90

le projet électoraliste de Murray Bookchin, mais aussi plus tard les ouvrages de partisans d'un anarchisme enfin non-violent, celui d'un ex-squatter parisien repentí ou encore d'un juriste hollandais militant pour un « *droit non étatique et anarchiste* ». Et il faut bien dire qu'une fois de plus on a pas été déçus par cet atelier de création libertaire qui se démène pour tenter de réduire toute idée anarchiste subversive en une fade contre-culture alternative, souvent mitonnée par de vieux fonds de marmites universitaires.

Leur dernière entreprise est donc cette réédition de la *Barrière de combat*, petite brochure publiée à Bruxelles en 1852 par Ernest Coeurderoy, celui-la même qui appela deux ans plus tard les barbares à déferler sur le vieux monde civilisé pour hâter l'avènement de la révolution (dans *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques*). Précisons d'emblée que non seulement ce pamphlet anarchiste contre les petits chefs socialistes en exil après l'échec de l'insurrection de 1848 suivie par le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, était également cosigné par le fouriériste Octave Vauthier –dont le nom a magiquement disparu de la couverture–, mais aussi que sa trentaine de pages est ici précédée d'une introduction du cru lyonnais qui en fait presque autant.

Dans cette dernière, un psychologue reichien à la retraite va mettre toute sa science en exergue pour nous expliquer que l'élection de Macron a été notamment « *facilitée par les divisions de la gauche* » comme celle de Bonaparte à l'époque ; pour faire l'apologie « *des peuples qui se rebellent* » depuis quelques années ; pour expliquer que « *toutes les réflexions anarchistes* » en matière de système pénitentiaire, « *y compris actuelles* », se dirigent vers des systèmes de réhabilitation des condamnés et de « *colonies fondées sur le travail agricole* » ; ou encore pour disséquer les relations de Coeurderoy avec ses parents, puisqu'au

fond toute son œuvre serait en réalité placée sous le signe... d'un « *besoin d'amour. Amour à recevoir, mais aussi à donner* ». Enfin, si on vous dit que ce monstrueux prologue à la *Barrière de combat* se conclut par une ultime phrase où Alain Thévenet, pour ne pas le nommer, conclut que Coeurderoy avait une « *admiration pour Jésus* », en falsifiant complètement le sens d'un passage extrait des 800 pages foisonnantes de ses *Jours d'exil* (1854-55), la boucle est bouclée !

Pour celles et ceux qui n'ont pas encore eu le malheur de lire cet ouvrage dans l'ordre, le mieux est certainement de plonger directement dans le texte de Coeurderoy, qu'on pourra également se procurer ailleurs. Bien qu'il soit logiquement daté puisqu'il y ridiculisait en détail le spectacle politique de différents pontes de l'opposition républicaine et socialiste d'alors (Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Cabet ou Leroux), ce pamphlet n'en reste pas moins flamboyant grâce à la verve acrate de son auteur. Bien sûr, si ces « *dictateurs futurs* » s'agitent et se disputent, « *c'est que chacun d'eux espère s'élever au pouvoir suprême sur ses adversaires battus* », mais Coeurderoy va plus loin en leur opposant directement un rapport internationaliste et révolutionnaire (« *vous êtes des chauvins, des Français* ») : « *on ne peut être à la fois à Dieu et à Mammon, à la France et à l'humanité, à la république et à la révolution, à la politique et à la vérité* ».

Eh oui, cette glorieuse république française qui dès 1792 imposa par ses conquêtes en Europe « *la liberté comme les tyrans imposent le despotisme, taillant, organisant, réglementant, sans tenir compte ni des lieux ni des mœurs* », et jusqu'aux entreprises coloniales où « *elle persista dans cette conquête impie de l'Afrique, opprobre du XIXe siècle, qui n'a d'égal que l'empoisonnement de la Chine [par l'opium] et le pillage organisé des deux Indes* ». Et l'anarchiste de s'interroger dans

son élan sur la servitude volontaire de la population, puisque « *une nation qui se laisse constituer gendarme, geôlier ou bourreau des autres, n'est-elle pas complice de ceux qui la conduisent ?* », non sans railler en passant les militants des différentes sectes autoritaires, « *moutons enragés qui vous rangez par grands troupeaux sous la gaule de vos maîtres et de leurs chiens de berger* ».

Après avoir dressé sans appel un panorama de la situation, Ernest Coeurderoy va pouvoir finir en esquissant sa grande idée de la révolution par les barbares, là où les civilisés ne peuvent plus faire que des émeutes, un vœu provocateur qu'il tirait directement de son expérience des insurrections écrasées de 1848 : « *A coup sûr, il y aura encore des émeutes en Europe. – Qui conteste leur utilité ?... Nous y travaillerons comme les autres. Mais il ne peut s'y faire autrement de Révolution sans croisement de peuples, de forces et d'idées. (...) Qu'ils descendent, les Barbares ! qu'ils transfusent leur sang jeune dans les veines de nos sociétés décrépées, constitutionnellement, organiquement bourgeoises. Qu'ils viennent et qu'ils soient bénis ! ne sont-ils pas nos frères ?* » Une idée qu'un autre anarchiste quarante-huitard, Joseph Déjacque, complètera en précisant que les barbares pouvaient aussi se trouver sur le vieux continent au sein des franges non domestiquées du prolétariat, et sur laquelle on laissera chacun tirer sa propre conclusion pour aujourd'hui.

Mais, et l'amour dans tout ça, celui tant vanté en introduction, nous direz-vous peut-être ? Eh bien, non content de pousser au bout le négatif de la destruction dans la *Barrière de combat* (« *la Révolution pouvait arriver par le bien, vous ne l'avez pas voulu ; laissez-la donc arriver par le mal* »), Coeurderoy l'exprimera dans *Jours d'exil* de la façon suivante : « *je hais infiniment parce que j'aime sans réserve* ».

■

